

Je relevais d'une longue maladie. Quand arriva le jour de ma sortie de l'hôpital, c'est à peine si je savais encore comment marcher, à peine si je me rappelais qui j'étais censé être. Faites un effort, m'avait dit le médecin, et dans trois ou quatre mois vous serez de nouveau en pleine

**PAUL AUSTER**

**LA NUIT  
DE  
L'ORACLE**

roman traduit de l'américain par Christine Le Bœuf

forme. Je ne le croyais pas, mais je suivis néanmoins son conseil. On m'avait donné pour mort et maintenant que, mystérieusement et en dépit des prédictions, j'avais échappé à la camarde, quelle autre possibilité s'offrait à moi [...]

**ACTES SUD**

Extrait de la publication



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Après un long séjour à l'hôpital, l'écrivain Sidney Orr est de retour chez lui. Toujours aussi amoureux de sa femme Gracen, il reprend lentement goût à la vie. Mais il est accablé par l'ampleur de ses dettes et par l'angoisse de ne plus jamais retrouver l'inspiration.

Un matin, alors qu'il fait quelques pas dans son quartier, il découvre une toute nouvelle papeterie, au charme irrésistible. Sidney entre, attiré par un étrange carnet bleu.

Le soir même, presque dans un état second, Sidney commence à écrire dans ce carnet une captivante histoire qui dépasse vite ses espérances. Sans qu'il devine où elle va le conduire, ni que le réel lui réserve les plus dangereuses surprises...

Virtuosité, puissance narrative, défi réciproque de l'improvisation et de la maîtrise : *La Nuit de l'oracle* précipite le lecteur au cœur des obsessions austériennes, dans un face à face entre fiction et destin. Comme si l'imaginaire n'était rien d'autre que le déroulement du temps avant la mort. Ou pire encore, son origine.

## PAUL AUSTER

*Paul Auster est né en 1947 dans le New Jersey. Son oeuvre, aujourd'hui traduite dans le monde entier, est publiée en France par Actes Sud. Il a obtenu en 1993 le prix Médicis pour Léviathan.*

### DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

- Trilogie new-yorkaise :*  
– vol. 1 : *Cité de verre*, 1987 ;  
– vol. 2 : *Revenants*, 1988 ;  
– vol. 3 : *La Chambre dérobée*, 1988 ; Babel n° 32.  
*L'Invention de la solitude*, 1988 ; Babel n° 41.  
*Le Voyage d'Anna Blume*, 1989 ; Babel n° 60.  
*Moon Palace*, 1990 ; Babel n° 68.  
*La Musique du hasard*, 1991 ; Babel n° 83.  
*Le Conte de Noël d'Auggie Wren*, hors commerce, 1991.  
*L'Art de la faim*, 1992.  
*Le Carnet rouge*, 1993.  
*Le Carnet rouge / L'Art de la faim*, Babel n° 133.  
*Léviathan*, 1993 ; Babel n° 106.  
*Disparitions*, coédition Unes / Actes Sud, 1994.  
*Mr Vertigo*, 1994 ; Babel n° 163.  
*Smoke / Brooklyn Boogie*, 1995 ; Babel n° 255.  
*Le Diable par la queue*, 1996 ; Babel n° 379.  
*La Solitude du labyrinthe*  
(entretien avec Gérard de Cortanze), 1997.  
*Lulu on the bridge*, 1998.  
*Tombouctou*, 1999 ; Babel n° 460.  
*Laurel et Hardy vont au paradis* suivi de *Black-Out* et  
*Cache-Cache*, Actes Sud-Papiers, 2000.  
*Le Livre des illusions* (coéd. Leméac), 2002.  
*Constat d'accident* (coéd. Leméac), 2003.
- En collection Thesaurus :  
*Œuvre romanesque*, t. I, 1996.  
*Œuvre romanesque et autres textes*, t. II, 1999.

Titre original :

*Oracle Night*

Editeur original :

Henry Holt and Company, LLC, New York

© Paul Auster, 2003

© ACTES SUD, 2004

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02117-7

© Leméac Editeur Inc., 2004

pour la publication en langue française au Canada

ISBN 2-7609-2398-3



PAUL AUSTER

# La Nuit de l'oracle

roman traduit de l'américain  
par Christine Le Boeuf

*ACTES SUD*





*à Q.B.A.S.G.  
(en souvenir)*

Je relevais d'une longue maladie. Quand arriva le jour de ma sortie de l'hôpital, c'est à peine si je savais encore comment marcher, à peine si je me rappelais qui j'étais censé être. Faites un effort, m'avait dit le médecin, et dans trois ou quatre mois vous serez de nouveau en pleine forme. Je ne le croyais pas, mais je suivis néanmoins son conseil. On m'avait donné pour mort et maintenant que, mystérieusement et en dépit des prédictions, j'avais échappé à la camarde, quelle autre possibilité s'offrait à moi que de vivre comme si un avenir m'attendait ?

Je commençai par de petites sorties, pas plus d'un ou deux pâtés de maisons depuis chez moi, et puis je rentrais. Je n'avais que trente-quatre ans mais, en pratique, la maladie avait fait de moi un vieillard – un de ces petits vieux tremblotants qui marchent en traînant les pieds et ne peuvent en poser un devant l'autre sans regarder d'abord lequel c'est. Même à l'allure très réduite que j'arrivais à soutenir, la marche provoquait dans ma tête une étrange impression de légèreté aérienne, un fouillis de signaux confondus et de connexions mentales entrecroisées. Le monde rebondissait et nageait sous mes yeux, onduleux comme des reflets dans un miroir déformé, et chaque fois que je m'efforçais de regarder une chose précise, d'isoler un détail du flot des couleurs tournoyantes – un foulard bleu noué sur la tête d'une femme, par exemple, ou le feu arrière rouge d'un camion de livraison –, il commençait

aussitôt à se briser et se dissoudre, à disparaître comme une goutte de teinture dans un verre d'eau. Tout tremblotait et vacillait, s'éparpillait en tous sens et, pendant plusieurs semaines, j'eus de la difficulté à discerner où s'arrêtait mon corps et où commençait le reste du monde. Je me cognais aux murs et aux poubelles, je me prenais les pieds dans des laines de chien et des bouts de papier flottants, je trébuchais sur le plus lisse des trottoirs. J'avais vécu toute ma vie à New York, mais je n'en comprenais plus les rues ni les foules et, à chacune de mes petites excursions, je me sentais comme perdu dans une ville inconnue.

L'été arriva tôt cette année-là. Dès la fin de la première semaine de juin, l'air était devenu stagnant, oppressant, rance : jour après jour, des ciels torpides et verdâtres ; un air saturé de vapeurs d'ordures et de gaz d'échappement ; la chaleur montant de chaque brique, de chaque plaque de béton. Malgré tout, je persévérais, je me forçais à descendre l'escalier et à sortir dans les rues chaque matin et, au fur et à mesure que le désordre s'éclaircissait dans ma tête et que je reprenais lentement des forces, je devins capable de pousser mes promenades dans le quartier jusqu'à certains de ses recoins les plus éloignés. Dix minutes se transformèrent en vingt minutes ; une heure, en deux heures ; deux heures, en trois. Les poumons assoiffés d'air, la peau perpétuellement trempée de sueur, je dérivais comme le spectateur du rêve d'un autre, observant le monde qui allait son train haletant et m'étonnant d'avoir un jour été pareil aux gens qui m'entouraient : toujours pressé, toujours courant entre ici et là, toujours en retard, toujours anxieux de bâcler neuf activités de plus avant le coucher du soleil. Je n'étais plus équipé pour jouer ce jeu. J'étais désormais une valeur endommagée, une masse d'éléments inopérants et d'embrouilles neurologiques, et toute cette frénésie d'acquisition et de dépense me laissait froid. En guise de récréations, je me remis à fumer et j'occupai mes

après-midi, dans des cafés climatisés où je commandais des limonades et des tartines grillées au fromage, à écouter les conversations tout en m'appliquant à lire de bout en bout les articles de trois journaux différents. Le temps passa.

Le matin en question – le 18 septembre 1982 –, je sortis de chez moi entre neuf heures et demie et dix heures. Nous habitions, ma femme et moi, dans la section de Brooklyn appelée Cobble Hill, à mi-chemin entre Brooklyn Heights et Carroll Gardens. J'allais d'habitude me promener vers le nord mais, ce matin-là, je me dirigeai vers le sud, tournai à droite dans Court Street et continuai le long de six ou sept pâtés de maisons. Le ciel avait la couleur du ciment : nuages gris, air gris, petite pluie grise portée par des bouffées de vent gris. J'ai toujours eu un faible pour ce genre de temps et je me sentais content dans la grisaille, pas triste du tout que la canicule fût derrière nous. Après dix minutes de marche environ, à mi-distance entre les rues Carroll et President, je remarquai une papeterie de l'autre côté de la rue. Coincée entre une cordonnerie et une bodega ouverte jour et nuit, c'était la seule façade colorée dans une rangée d'immeubles ternes et quelconques. J'en déduisis qu'elle n'était pas là depuis longtemps mais, en dépit de sa nouveauté et en dépit de l'agencement artistique de sa vitrine (des tours de stylos bille, de crayons et de règles disposés de manière à évoquer les gratte-ciel new-yorkais), le Paper Palace paraissait trop petit pour contenir grand-chose d'intéressant. Si je décidai de traverser la rue et d'y entrer, ce devait être parce que je nourrissais le désir secret de me remettre à travailler – sans le savoir, sans être conscient du besoin qui s'était accumulé en moi. Je n'avais rien écrit depuis mon retour de l'hôpital en mai – pas une phrase, pas un mot – et je n'en avais éprouvé nulle envie. Maintenant, après quatre mois d'apathie et de silence, je me mis soudain en tête de faire nouvelle provision de matériel : stylos et crayons neufs, cahier neuf, cartouches d'encre et

gommes neuves, blocs et classeurs neufs, le grand jeu.

Derrière la caisse enregistreuse, près de l'entrée, un Chinois était assis. Il avait l'air un peu plus jeune que moi et, en jetant un coup d'œil à travers la vitrine au moment d'entrer dans le magasin, je vis qu'il était penché sur un bloc de papier, en train d'aligner des colonnes de chiffres à l'aide d'un portemine noir. Malgré la fraîcheur de l'air, ce jour-là, il portait une chemise à manches courtes – une de ces chemises d'été légères et lâches, à col ouvert – qui accentuait la maigreur de ses bras cuivrés. La porte tintinnabula quand je l'ouvris et l'homme se redressa un instant pour me saluer d'un hochement de tête poli. Je lui rendis son salut mais avant que j'aie pu lui dire quoi que ce fût, il s'était penché à nouveau et replongé dans ses calculs.

Il dut se produire une accalmie de la circulation dans Court Street, à ce moment-là, ou bien les vitrages de la boutique étaient particulièrement épais, mais quand je m'engageai entre les rayons afin de les explorer, je pris soudain conscience du silence qui régnait là. J'étais le premier client de la matinée et le calme était si profond que j'entendais les grattements du portemine de l'homme, derrière moi. Chaque fois que je repense à ce jour-là, désormais, le bruit de cette mine est toujours la première chose qui me revient à l'esprit. Dans la mesure où l'histoire que je m'apprête à raconter a le moindre sens, je crois que c'est là qu'elle a commencé – en l'espace de ces quelques secondes, quand le seul bruit restant au monde était le grattement de cette mine.

J'avancai dans le passage étroit en m'arrêtant tous les deux ou trois pas pour examiner les fournitures sur les étagères. Il s'agissait dans l'ensemble de fournitures de bureau ou scolaires standard, mais la sélection était remarquablement complète compte tenu du manque d'espace, et je trouvais impressionnant le soin avec lequel on avait constitué et rangé une telle pléthore de marchandises, qui semblait tout

comprendre, de six longueurs différentes de systèmes de reliure en laiton à douze modèles différents de trombones. Arrivé au fond de la boutique, je commençais à revenir par l'autre côté lorsque je remarquai qu'une étagère avait été consacrée à un certain nombre d'articles importés de qualité supérieure : calepins reliés cuir provenant d'Italie, répertoires d'adresses de France, délicates chemises en papier de riz du Japon. Il y avait aussi une pile de carnets venus d'Allemagne et une autre du Portugal. Les carnets portugais me plaisaient tout spécialement, avec leurs couvertures cartonnées, leurs pages quadrillées et leurs cahiers cousus de beau papier couché, et je sus que j'allais en acheter un dès l'instant où je le pris et le tins dans ma main. Il n'avait rien de luxueux ni d'ostentatoire. C'était un objet d'utilité pratique – robuste, familier, commode, pas du tout le genre de livre blanc dont on penserait faire cadeau à quelqu'un. Mais j'aimais sa reliure toilée et j'aimais aussi son format : neuf pouces un quart sur sept un quart\*, soit un peu plus court et plus large que la plupart des carnets. Je ne peux en expliquer la raison, mais je trouvai ces dimensions profondément satisfaisantes et lorsque j'eus pour la première fois le carnet entre les mains, je ressentis quelque chose de comparable à un plaisir physique, une bouffée de bien-être soudain et incompréhensible. Il n'y avait que quatre carnets sur la pile, chacun d'une couleur différente : noir, rouge, brun et bleu. Je choisis le bleu, celui qui se trouvait au-dessus de la pile.

Il me fallut encore cinq minutes pour dénicher tout ce dont j'avais besoin, après quoi je revins vers l'entrée de la boutique et posai mes trouvailles sur le comptoir. L'homme m'adressa un autre de ses sourires polis et se mit à enfoncer les touches de sa caisse pour enregistrer les prix des différents articles. En arrivant au carnet bleu, il s'arrêta un instant, le tint en l'air et en caressa légèrement la couverture du bout des doigts. C'était un geste d'appréciation, presque une caresse.

“Beau livre, dit-il en anglais avec un fort accent. Mais fini. Fini, Portugal. Très triste histoire.”

Je ne compris pas ce qu’il voulait dire mais, ne voulant pas l’embarrasser en lui demandant de répéter, je marmonnai quelque chose à propos du charme et de la simplicité du carnet et puis je changeai de sujet. “Il y a longtemps que vous êtes établi ici ? demandai-je. Tout a l’air si neuf et si propre.

— Un mois, répondit-il. Ouverture officielle le 10 août.”

En prononçant ces mots, il parut se redresser un peu, bombant le torse dans une attitude d’orgueil juvénile et militaire, mais quand je lui demandai comment marchaient les affaires, il déposa doucement le carnet bleu sur le comptoir en secouant la tête. “Très lent. Beaucoup de déceptions.” En le regardant dans les yeux, je compris qu’il avait quelques années de plus que ce que j’avais cru d’abord – il devait avoir trente-cinq ans, peut-être même quarante. Je suggérai gauchement qu’il lui fallait tenir bon et laisser à la situation une chance de s’améliorer, mais il se contenta de secouer la tête à nouveau en souriant. “Toujours mon rêve d’avoir boutique à moi, dit-il. Boutique comme celle-ci, avec papier et stylos, mon grand rêve américain. Business pour tout le monde, pas vrai ?

— Vrai, dis-je, sans toutefois savoir très bien de quoi il parlait.

— Tout le monde fait des mots, reprit-il. Tout le monde écrit quelque chose. Les enfants à l’école font leurs devoirs dans mes cahiers. Les professeurs notent les élèves dans mes cahiers. Des lettres d’amour partent dans les enveloppes que je vends. Des registres pour les comptables, des blocs pour les listes de courses, des agendas pour organiser la semaine. Tout ici est important dans la vie, et ça me rend heureux, c’est l’honneur de ma vie.”

Il prononça ce petit discours avec une telle solennité, un sens si grave de ses ambitions et de son engagement que je me sentis ému, je l’avoue. Quel

sorte de papetier était-ce, me demandai-je, qui disertait pour ses clients sur la métaphysique du papier, qui se considérait comme investi d'un rôle essentiel dans les innombrables affaires de l'humanité ? Il y avait là un aspect comique, je suppose, mais en l'écoutant parler, je n'eus pas un instant la moindre envie de rire.

“Voilà qui est bien dit, répliquai-je. Je suis on ne peut plus d'accord.”

Le compliment parut lui remonter un peu le moral. Avec un petit sourire et un hochement de tête, il se remit à enfoncer les touches de sa caisse enregistreuse. “Beaucoup d'écrivains ici à Brooklyn, dit-il. Quartier plein d'écrivains. Bon pour les affaires, sans doute.

— Sans doute, acquiesçai-je. Le problème, avec les écrivains, c'est que, pour la plupart, ils n'ont pas beaucoup d'argent à dépenser.

— Ah, s'exclama-t-il en relevant la tête, exposant dans un large sourire une bouche pleine de dents tordues, vous devez vous-même être écrivain.

— Ne le dites à personne, répondis-je, en m'efforçant de garder un ton léger. C'est théoriquement un secret.”

Ce n'était pas très drôle, mais il parut trouver ma réplique du plus haut comique et pendant un petit moment, il ne put rien faire d'autre que lutter contre la crise de fou rire qui menaçait de le submerger. Son rire avait un rythme étrange, staccato – quelque part entre la parole et le chant – et il lui jaillissait de la gorge en une succession de petits triolets mécaniques : Ha ha ha. Ha ha ha. Ha ha ha. “Dire à personne, déclara-t-il lorsque la crise fut passée. Top secret. Juste entre vous et moi. Lèvres scellées. Ha ha ha.”

Il se remit au travail devant sa caisse enregistreuse et, lorsqu'il eut fini d'emballer mes achats dans un grand sac en papier blanc, son visage était redevenu sérieux. “Si un jour vous écrivez histoire dans carnet portugais bleu, dit-il, moi très content. Mon cœur rempli de joie.”



Je ne savais que répondre à cela mais, avant que j'aie pu penser à quelque chose à dire, il sortit une carte de la poche de sa chemise et me la tendit par-dessus le comptoir. Les mots PAPER PALACE étaient imprimés en haut en lettres grasses. L'adresse et le numéro de téléphone venaient au-dessous et enfin, dans le coin inférieur droit, on pouvait lire une dernière information : M. R. Chang, propriétaire.

“Merci, Mr Chang”, dis-je, sans quitter la carte des yeux. Ensuite je la glissai dans ma poche et sortis mon portefeuille pour payer ma note.

“Pas Mr, dit Chang en m'adressant de nouveau son grand sourire, M. R. Ça fait plus important comme ça. Plus américain.”

Cette fois encore, je ne savais que dire. Quelques idées de ce que ces initiales pouvaient représenter me passèrent par la tête, mais je les gardai pour moi. Mérite Reconnu. Mystères Révélés. Message Reçu. Tout n'est pas bon à dire, et je ne voulus pas infliger à ce pauvre homme mes misérables élucubrations. Après un bref silence embarrassé, il me tendit le sac blanc et puis s'inclina pour me remercier.

“Bonne chance avec votre boutique, dis-je.

— Très petit palais, répondit-il. Pas beaucoup de choses. Mais vous me dites ce que vous voulez, et je commande pour vous. Tout ce que vous voulez, je peux avoir.

— D'accord, fis-je. Marché conclu.”

Je me disposai à partir, mais Chang sortit précipitamment de derrière son comptoir et me barra le chemin devant la porte. Il semblait considérer que nous venions de conclure une affaire de la plus haute importance, et il voulait me serrer la main. “Marché conclu, dit-il. Bon pour vous, bon pour moi. D'accord ?

— D'accord”, répétai-je, en me laissant serrer la main. Je trouvais absurde de faire tant de cas de si peu de chose, mais entrer dans le jeu ne me coûtait rien. D'ailleurs, j'étais impatient de m'en aller et moins j'en disais, plus vite je serais en chemin.

Il me secoua encore le bras deux ou trois fois de haut en bas, et puis il m'ouvrit la porte, hochant la tête et souriant, tandis que je me glissais devant lui vers cette journée crue de septembre<sup>1</sup>.

J'avais eu l'intention d'aller prendre mon petit-déjeuner dans un des *diners* des environs mais, du billet de vingt dollars que j'avais mis dans mon portefeuille avant de partir, il ne restait que trois unités et une poignée de menue monnaie – même pas assez pour le Spécial à 2,99, en comptant la taxe et le pourboire. Sans le sac contenant mes achats, j'aurais peut-être continué malgré tout ma promenade, mais je ne voyais pas l'intérêt de le trimballer avec moi dans tout le quartier et, le temps étant devenu franchement désagréable (la petite pluie fine avait tourné en averse obstinée), j'ouvris mon parapluie et décidai de rentrer chez moi.

C'était un samedi et, lorsque j'étais parti de l'appartement, ma femme était encore au lit. Grace avait un emploi régulier, de neuf à cinq, et les fins de semaine étaient pour elle la seule occasion de dormir tard,

---

1. Vingt ans se sont écoulés depuis ce matin-là, et une bonne partie de ce que nous nous sommes dit s'est perdue. Je fouille ma mémoire à la recherche des dialogues manquants, mais je n'en ramène guère que quelques fragments isolés, pièces et morceaux arrachés à leur contexte original. J'ai une certitude, en tout cas, c'est de lui avoir dit mon nom. Cela a dû se passer juste après qu'il a découvert que j'étais écrivain, puisque je l'entends encore me demander qui j'étais – au cas où il tomberait par hasard sur quelque chose que j'avais publié. "Orr", lui ai-je dit, donnant d'abord mon nom de famille, "Sidney Orr". L'anglais de Chang n'était pas assez bon pour qu'il comprît ma réponse. Au lieu d'Orr, il entendit *or* (ou), et quand je secouai la tête en souriant, son visage parut se chiffonner de confusion embarrassée. J'allais corriger son erreur en lui épelant mon nom mais, avant que j'aie pu dire un mot, ses yeux étincelaient à nouveau et il se mit à